

La société lobi actuelle et ses problèmes

MADELEINE PERE
F.C.M.

La société lobi, en dépit d'une longue résistance, se trouve maintenant confrontée à un terrible dilemme, face à l'évolution générale qui l'enserme de toutes parts.

Si l'émigration est activée par le faible niveau du développement économique, elle aggrave en retour cette situation, vide les villages de leurs forces vives, laissant vieillards et enfants sur la terre ancestrale qu'ils sont impuissants à cultiver et à faire produire.

Ce processus ne fait qu'accélérer l'éclatement de toutes les structures anciennes, sociales, économiques et religieuses, d'une société segmentaire, sans pouvoir central. Les pouvoirs lignagers eux-mêmes, aussi sacrés soient-ils, deviennent de jour en jour plus impuissants. Les anciens se figent dans un conservatisme aussi respectable que misérable, inexorablement contourné par les jeunes couches lui opposant le plus souvent l'émigration comme seule réponse, au risque d'entraîner la société dans un processus de désintégration irréversible. Les relations sociales elles-mêmes en sont très perturbées à tous les niveaux et dans tous les groupes.

Nous examinerons les différents problèmes que cette société devrait, à notre avis, résoudre au plus tôt si elle veut conserver son identité, face à l'évolution actuelle du monde en général et du monde africain en particulier.

Le faible niveau du développement économique

La courbe de croissance des besoins économiques dépasse de beaucoup celle des ressources, créant un grave déséquilibre et un malaise qui remettent en cause les structures mêmes de la société. Dans ce pays, où les revenus sont essentiellement agricoles, la production était, et reste encore très souvent, limitée aux besoins, surtout alimentaires, de la famille.

Les causes de ces difficultés économiques sont multiples : problèmes de surpeuplement, usure prématurée des sols, en raison d'un système cultural inadapté. Ou bien ce sont les difficultés rencontrées pour accroître les superficies avec des moyens de production archaïques et une

population active en diminution, du fait de l'émigration. D'ailleurs les besoins sont si grands que : «Même si nous cultivions une grande superficie cela ne nous suffirait pas pour tous nos besoins, même moyens»¹.

Certaines coutumes socio-culturelles, qui limitent la libre utilisation et/ou la commercialisation des produits "amers", accentuent encore cette insuffisance. La production du mil, notamment, doit être réservée pour la consommation familiale ; les revenus tirés de la vente du surplus doivent servir à l'acquisition de biens familiaux².

Les paysans ne peuvent guère améliorer leur situation économique ; lorsqu'ils ont mis de côté la ration alimentaire, satisfait aux sacrifices coutumiers, acheté un pantalon, le plus souvent usagé parce que moins cher, il ne leur reste plus rien ; d'aucuns n'ont même pas de quoi s'offrir la calebasse de bière dont ils ne peuvent se passer le jour du marché et doivent en emprunter le montant. A plus forte raison ne peut-il être question de s'équiper ou d'investir. Même les rares commodités qui peuvent exister au village leur sont interdites : «on va au moulin, si toutefois on a de l'argent, quand on est pressé ou lorsqu'on reçoit un étranger³!»

1. Entretien avec un groupe de jeunes à Malba, 1975.

2. Kambou kéikhi éiré, Holly 14 mars 1974 ; En maints endroits, cependant, on peut utiliser l'argent du mil pour des besoins profanes, après un rituel de désacralisation tel que le sacrifice d'un bovin. On dit qu'il est "amer" de manger la récolte et c'est pour rendre "doux" l'argent du mil que l'on fait cette offrande. Le chef de famille peut ensuite utiliser comme il veut l'argent qui reste de la vente du mil, après l'achat et le sacrifice de ce bovin. L'esprit de cette coutume est conservé de nos jours par les fonctionnaires qui remettent à leurs parents la totalité de leur première solde, toujours "pour adoucir l'argent du mil" ; après quoi, ils disposent comme ils le veulent des salaires à venir, mais une part devra toujours servir à la famille, notamment pour le paiement des impôts.

3. Une femme à Holly, 14 mars 1974.

4. Compte rendu du premier séminaire des CASAS de la sous-préfecture de Gaoua. Intervention de Kambou Olo,

L'émigration

Grâce aux multiples allées et venues des migrants en Côte-d'Ivoire, les paysans connaissent l'état favorable des terres que l'on peut y exploiter et les facilités relatives que l'on y rencontre : ni impôt ni taxe sur le bétail ; ce qui donne l'impression agréable d'échapper à toutes contraintes, aussi bien traditionnelles qu'administratives.

Les fils indépendants, *leér*, n'attendent souvent que de "recevoir la houe", symbole de leur indépendance économique, pour partir avec toute leur unité de production ; d'autres y sont amenés par la suite, en raison des difficultés rencontrées. Ils partent surtout à la recherche d'argent, qu'ils obtiennent par la culture de produits "froids" (principalement riz, igname), c'est-à-dire non assujettis aux rituels traditionnels des produits "amers" (comme le sorgho et le haricot) ; les intéressés peuvent donc utiliser librement les revenus provenant de la vente.

En plus de cette importante émigration des fils indépendants, devenus chefs de famille, il convient de mentionner les migrations dites saisonnières, mais souvent très prolongées, des fils dépendants, *aleéa*, qui dans bien des cas, ne font que de rares et brèves apparitions au village, par exemple pour y prendre femme ou pour assister aux funérailles d'un parent : «Ici, je reste un an sans pouvoir acheter une chemise, tandis qu'à l'extérieur j'ai un complet à la fin du mois»⁴.

Toutes les enquêtes menées auprès d'hommes et de

femmes sur les causes de l'émigration signalent le besoin d'argent pour l'achat, en premier lieu, de vêtements. Être habillé est devenu un vrai besoin pour les jeunes générations. La nécessité d'être non seulement habillé, mais très bien habillé, ne souffre aucune exception. On reconnaît bien là "la fierté de l'ethnie" qui ne supporte pas d'être en état d'infériorité, même dans le domaine vestimentaire, que pourtant nombre d'Occidentaux trouvent négligeable.

Si le domaine du vêtement, le plus voyant et le plus directement lié à la personne, fut parmi les premiers besoins ressentis, il ne fit qu'ouvrir une brèche par laquelle un grand nombre de biens de consommation, introduits par le commerce en particulier des produits importés, suscitèrent de multiples et nouveaux besoins. En tête de ceux-ci, il faut malheureusement placer l'alcool : on assiste à une augmentation considérable de la consommation de bière de mil dans tous les milieux et, de nos jours du très nocif "patassi" ou alcool de fabrication artisanale.

Il convient d'ajouter les ustensiles en émail ou en plastique, les bicyclettes à rétroviseurs ou autres "gadgets", les transistors, les chaussettes de couleurs vives, les lunettes noires, autant d'accessoires devenus "indispensables".

Le besoin de revenus monétaires n'est pas le seul motif reconnu de l'émigration. Bien d'autres cas de figure sont évoqués par ceux qui voient dans l'émigration une solution miracle aux problèmes de tous ordres qui peuvent se poser aujourd'hui.

*Un "cabaret" lobi où l'on boit de la bière de mil
Cl. T. Spini et G. Antongini 1979*



- . Sa terre est-elle "vieille" ? L'émigration lui procurera de nouvelles et bonnes terres.
- . Veut-il cultiver des produits "froids", afin de pouvoir les vendre à son gré ? L'émigration lui procurera, en même temps que des terres appropriées, des débouchés assurés.
- . L'émigration est devenue un besoin culturel et, notamment pour les jeunes, une nouvelle et obligatoire initiation ; celui (ou celle) qui ne partirait pas ne serait qu'un affreux poltron, un "sauvage" méprisé des autres, et d'ailleurs, pourquoi lui, dont "les yeux commencent à voir clair", ne connaîtrait-il pas le vaste monde ? L'émigration est sa forme de tourisme.
- . Pourquoi travaillerait-il pour son père qui ne lui donne rien et dont il n'hériterait pas ? L'émigration lui permettra au moins de s'habiller à son goût.
- . A-t-il besoin d'une bicyclette ou d'un transistor pour séduire sa belle ? L'émigration lui permettra de se les procurer.
- . Veut-on qu'il épouse cette fille qui ne lui plaît pas, alors qu'il en aime une autre ? L'émigration lui permet de partir avec cette dernière, sans cultiver pour la belle-famille.
- . A-t-il des malheurs ? Ses voisins le soupçonnent-ils ? Ses enfants sont-ils décédés ? Les "génies" lui sont-ils favorables ? A lui qui se sent déjà étranger sur une terre qu'il ne considère pas comme lui appartenant, l'émigration donnera l'occasion de se refaire une vie sous des auspices plus cléments, dans un cadre neuf qui convient bien à son âme courageuse de pionnier.

L'éclatement des structures anciennes

Les structures anciennes, qu'elles soient sociales, économiques et même religieuses, trop longtemps figées dans un conservatisme issu du culte des ancêtres, apparaissent trop contraignantes pour les jeunes générations, confrontées au mouvement de l'évolution générale. Ne pouvant ni s'opposer aux structures traditionnelles, ni les modifier, et devenues incapables d'en supporter le joug, elles choisissent souvent "la liberté", c'est-à-dire l'émigration. Mais, en raison de l'ampleur du phénomène, les coutumes, à leur tour, craquent de toutes parts, incapables de résister plus longtemps devant les apports nouveaux ; les conséquences se manifestent à tous les niveaux et, signe manifeste des temps, au champ, durant les cultures, à la place de l'arc et du carquois, c'est un transistor que l'on trouve accroché à la branche d'un arbre.

L'institution matrimoniale

Le mariage traditionnel est de plus en plus battu en brèche, et fréquemment l'émigration est due au fait que les

jeunes ne veulent plus des mariages conclus par les parents, notamment lorsque la fiancée est encore enfant. Même lorsque le mariage préférentiel avec la *thikumkhèr* (nièce utérine du père) est encore toléré, il est suivi, à brève échéance, par un mariage avec une fiancée choisie par l'intéressé lui-même. Si les familles s'y opposent, l'émigration clandestine reste la meilleure façon d'éviter le conflit.

L'argent

L'introduction du numéraire a joué et joue encore un rôle capital dans ce processus d'éclatement des structures anciennes : «L'argent est venu remplacer les cauris, les cauris sont partis chez eux, car deux rois ne peuvent pas vivre ensemble», dit-on.

Sous la pression des nouveaux besoins, les structures économiques traditionnelles se modifient de jour en jour et les pouvoirs lignagers accusent leur impuissance : «Pour moi, le changement que vous appelez progrès fait que l'on a davantage besoin d'argent qu'avant. Montrez-nous comment faire, quel nœud, pour attraper cet argent devenu plus utile qu'autrefois⁵ ?»

La monnaie n'intervient guère à propos du *kuðn* (patrilignage) dont les incidences se traduisent plutôt en nature, sous forme d'animaux, produits "amers", cauris, que sous forme de numéraire.

Par contre, elle intervient dans la vie de la maison, pour le *thicaâr* (matrilignage du père) - assumant l'économie de subsistance - et surtout pour le *caâr* (matriclan), chargé d'assurer la reproduction.

La production et le thicaâr ou matrilignage du père

L'économie de subsistance, dans beaucoup de familles, n'est plus garantie. Le père ne peut plus compter sur le travail de ses fils, même de ses fils non émancipés ; la plupart, comme nous l'avons vu, partent travailler à l'extérieur et "oublient" de revenir. «La vie d'avant était facile ; maintenant, le fils n'appartient plus au papa ; le fils est la force du papa, mais maintenant, il le quitte pour aller à l'étranger»⁶. En partant, ils laissent souvent à leur vieux père, la charge de leurs femmes et de leurs enfants et à leur retour, ils ne leur donnent rien, ou presque rien. Il faut cependant dire à leur décharge que, bien souvent, s'ils ne donnent rien à leur père, c'est tout simplement parce qu'ils n'ont rien pu rapporter ; dans le meilleur des cas, c'est-à-dire s'ils ont trouvé du travail, ils sont généralement peu payés et le coût de la vie étant très cher, surtout en Côte-d'Ivoire, ils n'arrivent pas à faire d'économies. Souvent ils retardent leur retour, pour éviter la honte de rentrer à la maison les mains vides.

5. Compte rendu des journées de rencontre des comités villageois, groupe lobi E, intervention de Kāsōpthé ("Celui qui bouche les tombes").

6. Palé Jərnīthé, Pelenga, 7 juin 1975.

La production et le caâr ou matriclan

"L'économie de reproduction" se mue peu à peu en "économie monétaire", favorisant encore l'émigration ; l'acquisition des biens meubles et des multiples "gadgets" est devenue tellement indispensable qu'il faut à tout prix se les procurer et donc s'expatrier pour obtenir l'argent nécessaire à leur acquisition. La bicyclette remplace de plus en plus l'arc et le carquois comme symbole de virilité et la besace en peau de chèvre cède partout le pas à la pochette en plastique. De la propriété familiale collective, on glisse insensiblement vers la propriété individuelle : «Je suis allé travailler dix ans en Côte d'Ivoire ; j'ai ramené un vélo et de l'argent, pour moi seul»⁷.

Même les jeunes de 10-12 ans tentent l'aventure à l'extérieur et gardent pour eux l'argent gagné, sans le montrer à leur père, se soustrayant aux niveaux de contrôle traditionnels : «Je suis parti seul au Ghana, je suis resté un mois et demi, je cultivais les champs de maïs pour cent cinquante francs CFA par jour. Je suis revenu avec mille cinq francs ; je les ai "mangés", je n'ai rien donné à mon père»⁸.

Le plus souvent, cependant, on rapporte de l'argent à la famille, même si l'on en garde une partie pour soi, et cet argent joue un rôle important en matière de mariage en accélérant le versement des compensations matrimoniales. Le taux de celles-ci d'ailleurs a tendance à diminuer, car les bœufs sont devenus difficiles à trouver ; faute d'argent, les paysans, de plus en plus, vendent leurs bœufs : «Autrefois, la dot était de dix bœufs, mais actuellement nous avons réduit à trois. Avec l'évolution, nous avons vendu tous les bœufs ; ce serait difficile maintenant de demander à quelqu'un de trouver dix bœufs pour le prix de la fiancée»⁹.

C'est encore par crainte d'être obligés d'acquitter la taxe sur le bétail que les paysans cachent leurs bœufs au lieu de les présenter aux vaccinations, et le cheptel est périodiquement décimé par les épidémies. Le besoin de liquidités détruit progressivement ce capital, traditionnellement réservé aux cultes et aux échanges matrimoniaux.

Cependant, la multiplication des biens de consommation, propriété individuelle, en contradiction avec l'ancienne idéologie égalitariste du groupe, suscite une jalousie destructrice qui s'infiltré partout dès que l'un possède quelque chose ou réussit mieux que l'autre : «Si vous avez beaucoup de bœufs ou même beaucoup de garçons, votre père lui-même en est jaloux. Tu ne travaillais pas aussi bien quand tu étais chez moi, vous dit-il»¹⁰.

La multiplication des accusations de sorcellerie en est un signe manifeste, ces accusations concernent les gens d'un même matriclan, du fait que le *caâr* préside à la succession des biens meubles ; les cas où le neveu utérin, héritier prioritaire est tenu pour responsable de la mort de son oncle maternel, ne sont pas exceptionnels.

Page de droite :

Un "hyperzazou"

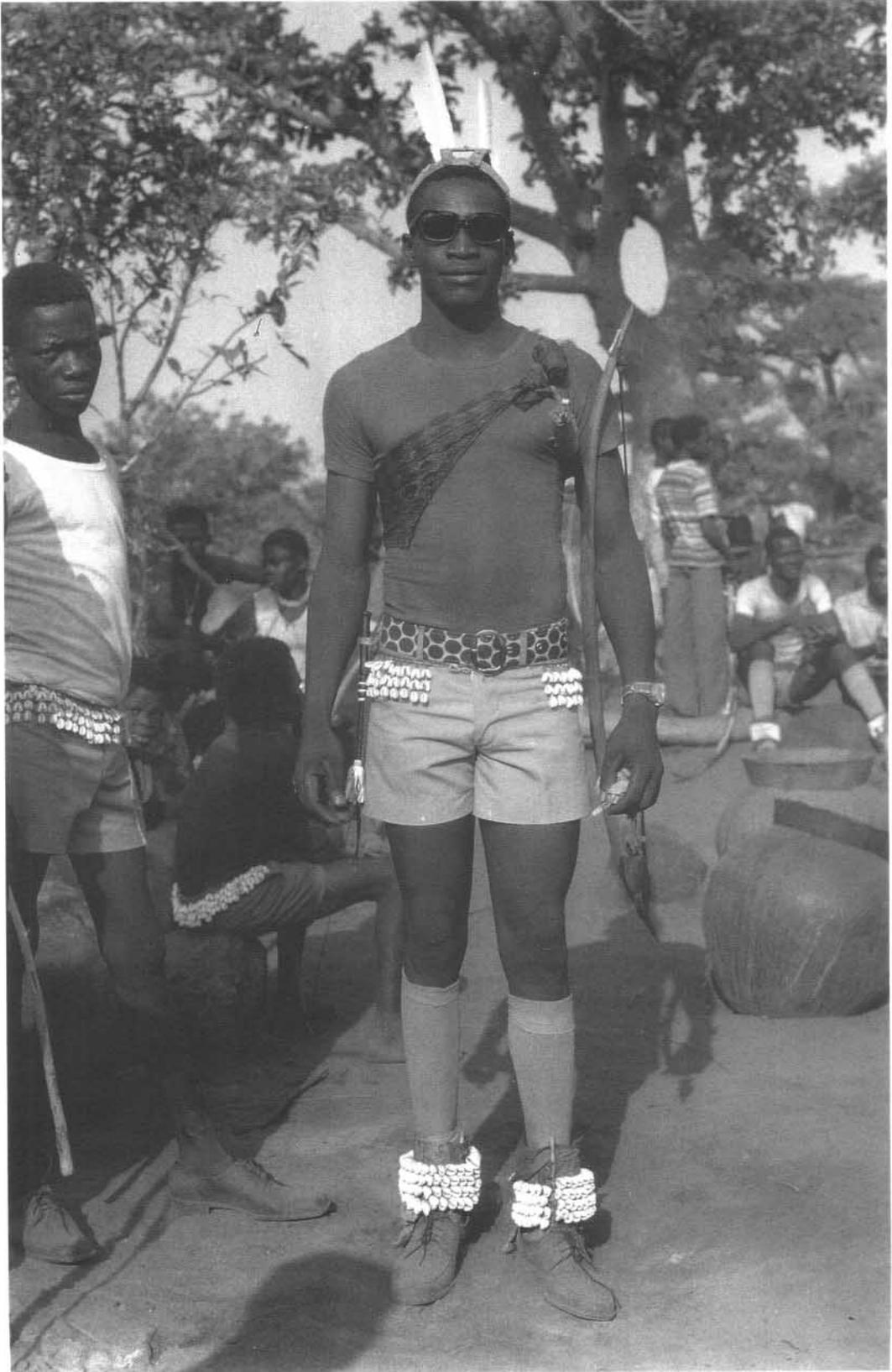
Cl. T. Spini et G. Antongini 1979

7. Compte rendu des journées de rencontre des comités villageois, intervention de Kambou Olo.

8. Entretien avec un enfant de dix-douze ans, à Malba, le 23 mai 1974.

9. Kambou *Sɔɔbāi* ("abîmer le matriclan"), Holly, 24 mars 1974.

10. Sib *Jūɔrgbūrū*, Galgouli, 27 juin 1976.



Le mode d'héritage des biens meubles en ligne matrilatérale, a introduit des divisions dans toutes les familles et est partout ressenti comme l'une des plaies de la société. Certains préconisent de donner une partie de la récolte et de l'héritage aux enfants, mais d'autres conseillent la prudence :

«Pour changer les coutumes, il faut bien réfléchir et si on veut monter à un arbre, il faut commencer par le tronc ; si on doit donner l'héritage aux enfants, il y aura des morts, car les neveux garderont rancune et chercheront à se venger»¹¹.

«Il y aura des flèches, puisqu'il s'agit d'une vieille coutume des ancêtres et les enfants risquent d'être exterminés par sorcellerie»¹².

À cause de ces règles d'héritage, chacun se méfie de ses utérins et les liens affectifs privilégiés, naguère tissés par le matriclan, deviennent eux-mêmes sujets à caution et objets de soupçons. Au contraire, chacun cherche à se rapprocher de ses agnats, car le patrilignage est un facteur d'unité, de soutien et de solidarité pour ses membres.

Changements religieux et rituels

Sans parler des cas de conversion aux religions monothéistes, qui plus fréquents qu'autrefois, restent encore rares, on peut dire qu'une certaine évolution se dessine à l'intérieur des cultes lignagers. Le *j̄r̄ɔ̄* lui-même en est affecté et il n'est pas exceptionnel que "la longue marche", par exemple, au lieu de se faire à pied, se fasse, jusqu'à un certain point proche du lieu d'initiation, en automobile ou par un autre moyen de locomotion. De nombreuses innovations ou dispenses sont maintenant admises et une forme d'initiation accélérée de quelques jours seulement a été introduite à l'usage des scolaires qui y viennent, notamment de Côte-d'Ivoire. Les divisions intervenues en 1965 dans le *j̄r̄ɔ̄* de Batié-Nord lui porte aussi un coup sérieux et de nouveaux lieux initiatiques apparaissent. Les représentations culturelles, toujours très en vigueur, semblent cependant en légère régression ; ainsi, le *thilkhaà* (autel protecteur de la famille) dans certains endroits, a presque disparu.

Les interdits ne sont plus toujours respectés, en particulier dans le domaine de la moralité. L'adultère, faute grave contre la Terre et strictement interdit par les ancêtres, se pratique de plus en plus : «La vie a bien changé : sur le plan moral, c'est la dégradation ; les anciens disaient qu'il viendrait un temps où il n'y aurait plus de honte. Autrefois, celui qui commettait l'adultère avait honte, il se cachait et changeait même de village ; aujourd'hui, il se promène la tête haute»¹³.

Le vol, un des plus graves interdits du patrilignage, commence à s'introduire ici et là, sous de multiples formes, dont la plus classique et la plus dangereuse est le vol de bestiaux.

11. Idem, groupe lobi A, intervention de A-múrá ("Qu'il plonge").

12. Idem, p. 16, groupe lobi A, intervention de Thomas.

13. Idem, p. 16, groupe lobi A, intervention de Thomas.

La détérioration des relations sociales

Au village

Les problèmes de mésentente sont partout déplorés et ressentis comme paralysant le développement¹⁴ : «On nous dit de nous réunir, mais les gens se dispersaient un à un ; les villageois ne viennent pas aux réunions parce qu'ils ne sont pas d'accord entre eux»¹⁵.

Dans la famille

En conséquence, l'entraide n'existe plus, même au sein de la famille : «Les frères ne veulent plus s'aider, chacun essayant de produire plus par ses propres moyens ; alors, s'il vient à échouer, il accuse ses voisins de lui avoir jeter un sort»¹⁶. Le mariage prématuré est aussi cause de désaccord dans les familles et les fiançailles en bas âge sont reconnues comme néfastes. Les compensations matrimoniales semblent avoir une incidence profonde sur les relations du couple : «Les filles sont "dotées" très cher ; or les femmes sont esclaves quand on "dote" à six ou sept bœufs»¹⁷. Cependant, la "dot" est reconnue comme nécessaire à l'équilibre de la famille : «Si on ne dote pas une femme, au cours d'une discussion avec vous, elle vous dit que vous ne l'avez pas dotée»¹⁸. On constate que les jeunes ne veulent plus de femmes "proposées", ils veulent choisir leur conjointe, désirent avoir une seule femme et ne pas se marier trop jeunes : «D'ailleurs, plusieurs femmes pour un seul homme, c'est la pauvreté. Moi, par exemple, j'ai cinq femmes que j'ai "dotées" à six bœufs chacune ; cela fait trente bœufs ; avec cela j'aurais pu construire une maison en dur. Mais maintenant, je n'ai rien malgré tout cela, on a parfois envie d'en renvoyer certaines, mais on les laisse... à cause des enfants. Les femmes sont devenues récalcitrantes, elles ne veulent plus obéir au mari ; chacun donc fait à sa tête»¹⁹.

La baisse du taux de natalité est interprétée comme une cause directe de cette détérioration de la qualité des relations à l'extérieur du couple. L'alcool, déjà reconnu comme néfaste aux relations sociales villageoises, l'est spécialement au niveau du couple où il est perçu comme l'un des facteurs de la dénatalité ; hommes et femmes se rejettent mutuellement la responsabilité. La monétarisation aussi contribue à détériorer les bonnes relations entre mari et femme, ce qui se répercute aussitôt au niveau des familles respectives. Peu à peu, un fossé s'est creusé entre les générations, entre parents et enfants : «Nous gardons nos coutumes, mais nous ne pouvons rien faire avec nos enfants aujourd'hui. En tout cas, nous ne pouvons rien faire parce qu'ils n'obéissent plus. Le matin, au lieu de prendre la houe, l'enfant se lave, met de beaux habits, peigne ses cheveux... Alors, je ne me vois pas lui dire d'aller au champ... Il me

14. Compte rendu des journées de rencontre entre les délégués des comités villageois, Gaoua, 19-21 février 1975, intervention du groupe lobi B, p. 18.

15. Compte rendu du 2^e séminaire CASAS, p. 15, intervention de Sijjèthé ("Celui qui connaît la sorcellerie").

16. Ibid, p. 42, groupe dagara/wiilé A.

17. Ibid, p. 38, groupe birifor B.

18. Ibid, intervention de Cyrille.

19. Somé Cābuvā, ("celui qui est pauvre en parents matriclaniques", Kpuèrè, 6 mars 1974.

répondra certainement mal»²⁰.

D'où vient cet état de choses ? Tout d'abord, le système d'éducation a changé et les valeurs de l'éducation traditionnelle se perdent peu à peu. «Autrefois, les membres de la grande famille participaient à cette éducation des enfants. La famille était composée de plusieurs personnes : anciens, adultes et surtout enfants. On se regroupait autour d'un même plat, on corrigeait les enfants sans demander l'avis des parents. «Actuellement, ce sont les "vieux" qui interdisent ces corrections et sont parfois à la base de certaines mésententes, et voilà pourquoi les enfants sont mal éduqués et n'obéissent plus. L'éducation de la sagesse n'existe plus, parce que la sagesse des anciens aussi n'existe plus. L'enfant n'appartient plus à la grande famille, ni au village, il appartient à un tel ou une telle ; c'est l'individualisme»²¹. La situation économique de la famille, dans certains cas, joue également un rôle sur le respect des parents : «Si le père n'a rien, l'enfant ne respecte pas ses parents. Il faut que le père soit aisé pour maîtriser son enfant, sinon c'est l'exode rural»²². Le mariage prématuré du fils, qui lui donne une certaine indépendance, est également signalé comme cause de désobéissance et de manque de respect aux parents : «Autrefois, on se tuait... Les enfants avaient peur et restaient auprès de leur père. Mais maintenant, les enfants voyagent à travers le monde et trouvent que nous n'avons pas la même façon de vivre. l'enfant veut apprendre au père, ce qui va à l'encontre des coutumes et crée la mésentente»²³.

Vis-à-vis de l'extérieur

A force de s'entendre traiter "d'ignorant", de "barbare", de "sauvage", l'autochtone s'est perçu comme tel : «Rares sont ceux qui épousent des femmes à l'étranger, et, même si cela arrive, ces femmes ne viennent jamais ici ; c'est trop "sauvage" et nous avons mauvaise réputation ; elles disent que nous cherchons les bagarres. Si l'homme a vécu toute sa vie à l'étranger, un jour il reviendra ici, en secret, pour mourir, mais ni sa femme ni ses enfants ne viendront»²⁴. «Maintenant, les jeunes ne veulent plus sortir avec l'arc, le carquois et les flèches ; ils disent que c'est trop "sale". Avant, nous étions comme des sauvages, mais maintenant nous commençons à nous développer»²⁵.

C'est ainsi que les lobi se sont repliés sur eux-mêmes, n'osant plus rien entreprendre, se sentant ignorant en face du Blanc, seul détenteur du savoir. Il en est résulté une perte de confiance en soi et dans les autres, très préjudiciable à tout effort de développement : «Nous voulons qu'ils nous disent ce qu'il faut faire pour notre développement»²⁶.

Nous examinerons d'abord l'évolution des structures sociales, puis les changements techno-économiques et, à l'intérieur du mouvement social en cours, nous verrons se dégager une triple dialectique : dialectique des rapports de

20. Intervention d'un vieillard à la réunion de compte rendu du 1^{er} séminaire des comités villageois à Batié, 28 février 1975.

21. Compte rendu du séminaire 1975, groupe dagara A, pp. 42-43.

22. Ibid, groupe birifor B, intervention de Dàkírè, p. 35.

23. Compte rendu du séminaire 1975, groupe birifor B, p. 37.

24. Entretien avec trois hommes à Malba, 21 mai 1974.

25. Compte rendu des journées de rencontre des villageois, 1975, intervention de Sîh

26. Ibid. groupe lobi B.

sexes (place des femmes dans la famille et l'espace villageois) ; dialectique des rapports de générations (aînés/cadets) ; dialectique des rapports de classes sociales (avec l'introduction de l'économie monétaire et de l'agriculture marchande). Nous tenterons ensuite de déterminer les zones de blocage et les points d'accrochage que ces mouvements rencontrent et génèrent.

Évolution des structures sociales

Dans le changement multiforme qui s'esquisse, nous relèverons tout d'abord une évolution des structures sociales vers la patrilinéarité. C'est du moins le souhait exprimé par les hommes dans les diverses réunions et séminaires d'animation rurale. L'autorité paternelle tend à être renforcée dans la famille restreinte, notamment en matière d'éducation des enfants, y compris des filles : «L'homme seul est le premier responsable de sa fille et doit décider pour ce qui est de son avenir»²⁷. En matière de formation, l'incidence des coutumes matrilineaires est reconnue comme étant un frein à l'évolution du pays : «Comme nous sommes de matriclans différents, chacun hésite à faire "réussir" un enfant qui va travailler pour la famille de sa mère c'est-à-dire pour le *càar* : c'est la coutume qui freine l'évolution»²⁸. D'autres hésitent à donner une formation à leurs filles, parce qu'ils n'en retireront aucun profit.

A vrai dire c'est dans tous les domaines que le changement est reconnu ou désiré : état civil, alphabétisation, hygiène, habitat, scolarisation, héritage, etc.

«Un vent nouveau souffle sur le pays, il ne faut pas que nous soyons en reste. Evoluons avec notre temps en améliorant nos habitations, en donnant à nos enfants de l'argent de poche et de quoi s'habiller»²⁹.

Quant à l'implantation relativement récente des Lobi dans leur actuel habitat, deux faits bien significatifs en marquent l'histoire : l'adhésion aux grands cultes (*jɔ̃rɔ̃, buúr*) et la colonisation. Les premiers engendraient, surtout chez les Lobi et Birifor (les Dagara ne pratiquant plus que le *bàgr*), un mouvement certain de cohésion, confortant le système social en place : hiérarchie, droit d'aînesse, gérontocratie, divination exprimant en toutes choses et à tout moment la volonté des ancêtres. Nous avons déjà signalé le rôle possible du *jɔ̃rɔ̃* comme point de départ, pour les Lobi, de la filiation patrilinéaire, *kvɔ̃n* (naissance). Cependant, il faut bien remarquer que pour les Dagara-wiülé et même pour certains Birifor, notamment au Ghana, la filiation matrilineaire depuis longtemps n'est plus significative et cependant ils ne pratiquent pas (ou plus) le *jɔ̃rɔ̃*. La colonisation constitua une menace de désintégration, contre laquelle la société chercha à se protéger, en particulier par l'interdit ancestral de suivre la "voie des Blancs".

27. Sow Yssouf, réunion à Kampti, 11 avril 1974.

28. Palé Dābūthé, intervention à la réunion de la subdivision centrale de Gaoua, 19 avril 1974.

29. Kambou Philippe, réunion à Kampti, 24 août 1974.

Dans les sociétés du "rameau lobi", enfin, deux facteurs nous semblent intervenir au premier chef pour déterminer le rythme des changements en cours : d'une part, l'exercice gérontocratique du pouvoir, d'autre part, le poids d'une récente histoire. Le pouvoir, dans la société traditionnelle, est détenu par les aînés de la branche aînée. L'influence sociale est déterminée par la situation lignagère plutôt que par l'âge. L'individu se situe par rapport à ses aînés dont il dépend et par rapport à ses cadets qui dépendent de lui. La dépendance se traduit concrètement par l'importance du pouvoir économique des uns sur les autres.

Ainsi, le pouvoir économique conditionne largement le pouvoir social, dans la mesure où il régule la force de travail, détermine les rapports de production, donne accès au contrôle et à la gestion des biens du lignage. Cela se traduit par l'accès aux femmes, tant pour soi-même que pour ses dépendants. L'accumulation des biens autour de l'aîné et leur redistribution sous son contrôle et son autorité bouclent, avec le versement des compensations matrimoniales qui procurent une épouse, le cycle de reproduction de la structure sociale.

Si la position de la femme est relativement privilégiée dans ces sociétés à prédominance matrilineaire, il faut remarquer que sa liberté économique repose en grande partie sur les petits commerces qu'elle peut effectuer pour son propre compte, bière de mil, artisanat et parfois céréales. Si la vente des céréales qu'elle effectue sur les marchés pour le compte de son mari, et qui résulte de la division sexuelle du travail, lui prend beaucoup de temps et de fatigue sans rétribution, elle lui confère cependant un rôle indispensable et valorisant qu'elle risque de perdre le jour où la commercialisation se fera sur un mode plus rationnel.

Zone de blocage et point d'ancrage

L'individu reste partagé entre sa propre culture, qui stimule sa fierté naturelle, valorisant la bravoure, l'invincibilité du guerrier ou du chasseur, et son complexe d'infériorité, aggravé encore par la marginalisation dont il fait l'objet et dont il est parfaitement conscient. Son analphabétisme lui pèse et le désir de s'ouvrir aux autres se manifeste par le besoin d'apprendre d'autres langues. L'apprentissage d'une autre langue est une des raisons qui nous a été donnée comme incitation à émigrer. La famille reste divisée au sujet de la scolarisation. Faut-il ou non envoyer les enfants à l'école ? Certains y sont favorables, parce qu'ils espèrent un emploi salarié pour l'enfant qu'ils mettent aujourd'hui à l'école. D'autres s'y opposent, craignant de perdre une force de travail, sachant que l'enfant qui passe par l'école, si peu que ce soit, ne veut plus travailler la terre. L'influence de l'école semble finalement aussi destructurante

pour l'économie du groupe que pour sa culture. Et, au-delà de la "bouche" signifiant l'interdit de suivre la "voie des Blancs", on comprend la réticence du groupe devant le nouveau modèle culturel engendré par la scolarisation ; du reste, les inconvénients de l'école ne sont plus aujourd'hui obligatoirement compensés par l'accès à un emploi salarié. Cependant, la scolarisation s'avère indispensable pour la mise en place des nouvelles structures que chacun souhaite ; beaucoup de villages demandent un dépôt de pharmacie, un groupement villageois, une mutuelle, un dispensaire ou toute autre amélioration. Ceci nécessite un minimum de connaissance pour la tenue, la gestion, la bonne marche de telles entreprises villageoises et il faut bien avoir recours aux scolarisés.

L'individu pâtit de la dépendance totale qui lui est imposée par la volonté paternelle et par la tutelle du *thikaà* (patrilignage du père) et /ou du *thicaà* (matrilignage du père).

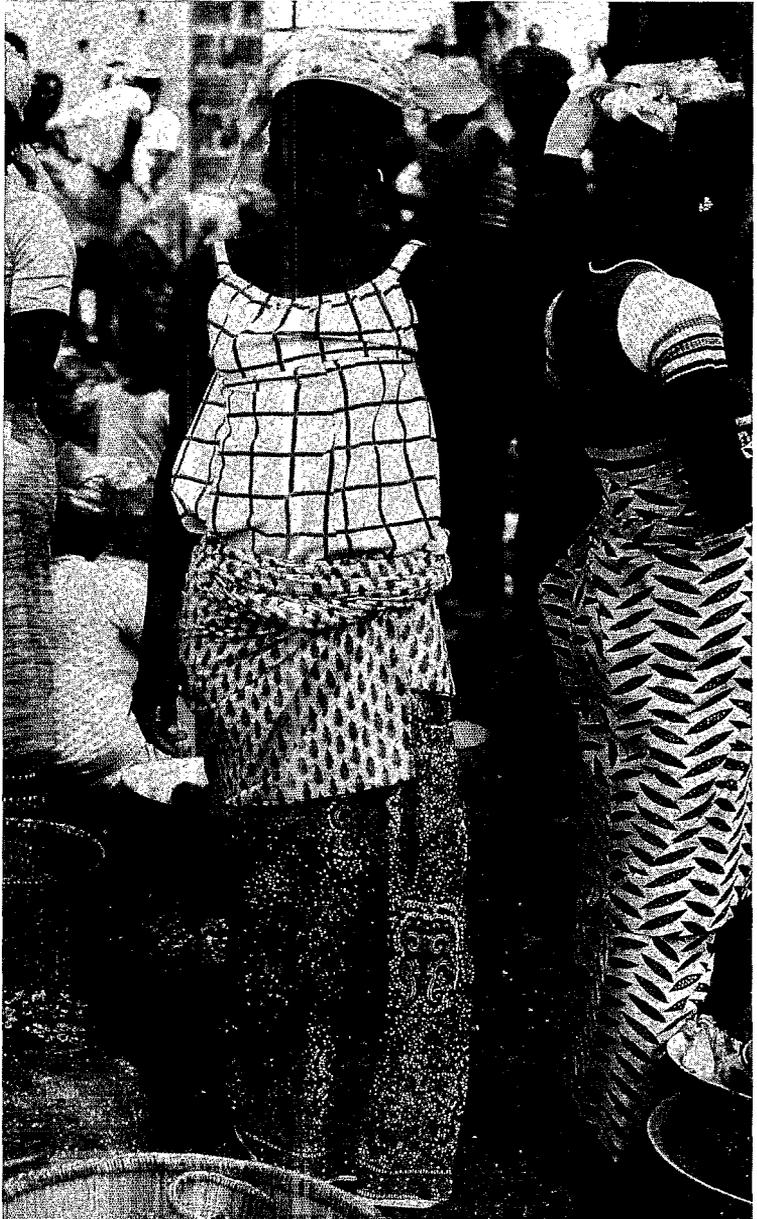
Au sein de chaque famille, l'établissement matrimonial des garçons crée un souci obsédant : compensations matrimoniales à trouver, travaux agricoles à effectuer. Le mode d'héritage pousse les fils à quitter les leurs pour s'établir à l'extérieur ; ainsi s'accélère la segmentation des lignages en unités de plus en plus petites et fragiles, pourvoyant l'émigration. On mesure, sur ce point tout particulièrement, l'interaction profonde entre l'organisation socio-familiale et le système de production agricole.

Indiscutablement très dynamique, la société est ouverte aux innovations, au point d'intégrer les étrangers (cas des captifs *deà*), de pratiquer les lois de l'hospitalité jusqu'à donner des terres aux migrants d'autres ethnies (cas des Mossi qui s'installent de plus en plus nombreux en pays lobi). Elle a su, malgré l'archaïsme des moyens, tirer de la terre le maximum de productions diversifiées, adoptant même celles de ses voisins qui ne lui étaient pas familières (igname, arachide en particulier). Bien que les erreurs de l'époque coloniale l'aient rendue méfiante face aux innovations, elle adopte celles qui semblent lui apporter des solutions appropriées. Cependant, l'amélioration des techniques agricoles, en particulier, reste encore peu sensible. On peut se demander si la nature du pouvoir n'est pas un facteur de stagnation. Le pouvoir, prévenant tout risque d'atteinte au rapport social dominant, distribue chichement les savoirs. De plus, *cèdákàna* (chefs de maison) et *thè* (pères) ne semblent pas avoir intérêt à un grand développement des techniques car ils risqueraient d'être ensuite dépassés par les résultats de tels changements. On en reste alors au "don de la houe" ; sacralisée, elle est donnée par le père, auquel revient tout le produit du travail.

Le culte des ancêtres, par le biais des devins, ne permet pas, ou très difficilement, de changer les coutumes tradi-

tionnelles, même dans le domaine de la production agricole (utilisation du mil, produits "amers", etc.). Les pratiques religieuses sont profondément affectées par les influences étrangères, sans que s'établissent de nouvelles régulations. L'aspect particulier, toujours différent et secret, de la plupart des cultes lignagers et autres, ainsi que des patrilignages eux-mêmes, en rend difficile la connaissance et l'accès.

Chacun a de plus en plus besoin d'argent et cherche à s'en procurer par tous les moyens : culture de produits "froids", émigration ou travail salarié, refus de travail bénévole au profit de la collectivité villageoise, petits commerces, généralement de boissons. Notons aussi la



chasse mercantile, même en période de fermeture, le braconnage et, hélas, le vol de plus en plus fréquent.

La mutation en cours équivaut à une révolution à laquelle certaines couches de la population semblent s'adapter mieux que d'autres. Les femmes, par exemple, bien que gardiennes des traditions, ont su saisir dans les changements ceux qui leur étaient profitables. Elles conservent le bénéfice de leur artisanat et de leurs petits commerces dont elles peuvent disposer librement et ont eu, plus facilement que les hommes, accès aux nouveautés, tissus, objets en émail, plastique, etc. C'est par le canal de leur mère que les jeunes filles obtiennent quelques colifichets ou un peu d'argent de poche.

Ces avantages suscitent ou accentuent une certaine division, sinon une stratification économique-sociale entre les hommes et les femmes d'une part, entre les jeunes et les anciens de l'autre. Les jeunes, du fait de leurs séjours à l'étranger, subissent largement l'influence de la modernité à laquelle ils semblent s'adapter au mieux tandis que les vieux vivent plutôt isolés, repliés sur eux-mêmes, privés de toutes commodités et, somme toute, assez misérables.

La famille, enfermée dans le double système de "l'économie de reproduction" et de "l'économie religieuse", se limite le plus souvent à la culture de produits "amers", plus valorisés, mais dont elle ne peut disposer librement. Elle ploie sous le fardeau des multiples sacrifices et rituels exigés par le panthéon. Il conviendrait de diversifier les productions vivrières et d'intensifier la culture des produits "froids".

Jusqu'à présent, le nouvel Etat issu de l'Indépendance ne semble pas avoir pleinement reconnu l'identité culturelle lobi, ni répondu entièrement à l'attente et à l'immense espoir qu'elle avait suscités ; l'importante émigration lobi traduit en partie cette frustration. Cependant, la dynamique de la société, avec ses diverses segmentations et ses migrations continuelles, à la recherche de nouvelles terres, en fait un groupe capable de s'adapter à de nouveaux terroirs, à de nouveaux contextes socio-culturels, tout en conservant sa culture et ses valeurs propres.